

J'ai grandi bercé par des histoires de fleuves et de rivières. Les humains devaient les combattre. Les fleuves et les rivières gagnaient toujours.

Dans mon enfance, ces fleuves et ces rivières étaient le Mississippi et ses affluents. J'ai grandi dans le Michigan, mais la famille du père de mon père venait de la ville de Greenville, Mississippi. Le Greenville de l'enfance de mon grand-père se situait dans l'ancienne plaine inondable, derrière la digue de terre censée contenir le fleuve. Le Mississippi pouvait avaler les bateaux. Il avalerait aussi tout rond les petits garçons. Et quand mon grand-père avait neuf ans, il engloutit toute la ville de Greenville. Les maisons furent emportées en aval. Les vaches, entraînées par le fleuve, s'étranglèrent dans leurs licous. Des centaines de gens se noyèrent. La ville ne fut plus jamais la même.

La Grande Inondation de 1927 est de ces catastrophes qui semblent appeler une explication. Qui-conque la racontait avait la sienne. Certains accusaient des « messieurs » de l'Arkansas, l'État voisin de l'autre rive, à l'ouest du Mississippi. Si la digue située du côté de l'État du Mississippi cédait, l'eau l'inonderait mais épargnerait l'Arkansas, et c'est exactement ce qui arriva lors de la Grande Inondation. C'est pourquoi certains disaient (bien sûr sans aucune preuve) que des « messieurs » de l'Arkansas avaient traversé le fleuve en bateau et percé un trou dans la digue à la dynamite pour inonder Greenville. D'autres voyaient dans l'inondation le châtiement d'un Dieu en colère. Déluges et pandémies étaient les instruments favoris des divinités vengeuses ; cela remontait aux premiers récits sumériens consignés. Dans la version de l'histoire que je me rappelle avoir le plus entendue, l'eau était simplement montée trop haut, ce qui avait fait d'abord bouillonner la digue, avant, littéralement, de la liquéfier. Dans d'autres encore, mon grand-père était le petit garçon qui avait repéré l'endroit où la digue avait commencé à se rompre et qui avait donné l'alerte en ville.

L'explication la plus vraisemblable de l'inondation de Greenville est qu'elle fut provoquée par les efforts des humains pour contrôler le fleuve. Il est de la nature des fleuves et des rivières de sortir de leurs lits et de se tracer un nouveau cours dans le paysage. Mais un fleuve qui divaguait ne valait rien pour les maisons et encore moins pour les villes construites à proximité. Sans parler des grands ports aménagés le long du cours d'eau. Dans les années qui avaient précédé la Grande Inondation, les gens qui vivaient près du fleuve avaient dépensé beaucoup d'argent pour bâtir des digues et l'empê-

cher de déborder. Naguère régi par le temps, les lois de la physique et le hasard, le cours d'eau était devenu artificiel. On disait qu'il avait été « dompté », « contrôlé », et même « civilisé » pour permettre aux villes de croître et aux richesses de s'accumuler. La domestication du fleuve suscitait un sentiment de fierté et, parfois, d'hubris. Une hubris qui reposait sur une foi absolue dans la capacité des humains à faire plier la nature selon leur bon vouloir.

Pendant des millions d'années, le Mississippi a débordé de son lit tous les ans, inondant les plaines le long du fleuve. Il débordait de tous côtés en serpentant, dessinant des méandres ici ou là, créant de nouveaux habitats et même de nouvelles terres. Comme l'écrit Amitav Ghosh dans *Le Grand Dérangement* à propos du delta du Bengale, « le flot d'eau et de limon est tel que des processus géologiques qui se déploient généralement sur le long terme se produisent à une si grande vitesse qu'il est possible de suivre leur évolution de semaine en semaine et de mois en mois ». La géographie de la Louisiane était ainsi le fruit des antiques mouvements du fleuve ; et son État, l'embouchure d'un cours d'eau qui draine un continent.

Les arbres et la végétation évoluaient au gré des mouvements du fleuve et des inondations. Les poissons comptaient sur l'abondance débordante de l'eau comme élément à part entière de leur cycle naturel de vie et de mort. Les Amérindiens qui vivaient le long du fleuve réglaient leurs pratiques agricoles et leurs cérémonies sur ce cycle, et s'installaient sur des terres suffisamment hautes pour échapper au flot quand cela était nécessaire. Nature et Amérindiens réagissaient pareillement au fleuve en collaborant avec lui, en tirant parti de ses accidents et de ses saisons, pareillement inéluctables. Mais l'exploitation du Mississippi pour le transport commercial à grande échelle qui alimenta les débuts de l'industrialisation ne pouvait pas attendre la nature, ni s'embarrasser des saisons ou des caprices du fleuve. Les débuts de l'industrialisation des États-Unis avaient besoin de bateaux naviguant à heures fixes, et les villes, destinations finales des marchandises ainsi transportées, devaient être aussi près du fleuve que possible. Il ne suffisait pas que le cours d'eau fût prévisible : il devait être constant.

Les efforts pour le stabiliser visaient à intégrer le fleuve au monde contrôlé par les humains. On parlait de ses bras comme s'il s'agissait de tuyaux à travers lesquels l'eau s'écoulait et où elle pouvait être canalisée, accélérée, freinée ou même stoppée. Cette vision des choses n'était pas sans conséquences. Une de ces conséquences emporta la mai-

son de mon grand-père. Le fleuve était encore sauvage. Et il reste sauvage. Malgré toutes nos interventions, le fleuve « poursuit son cours », comme l'écrit le poète A. R. Ammons.

Encore plus contraint aujourd'hui, le Mississippi continuera d'avalier de temps en temps des bateaux, des fermes et des petits garçons. Il continuera d'inonder des villes et nous ferons encore les étonnés quand cela se produira. Les inondations se feront de plus en plus graves du fait du changement climatique. Les dégâts provoqués par le fleuve nous rappellent que la nature peut réduire à néant tous les efforts des humains pour lui échapper, la combattre ou la dominer. Nos efforts pour domestiquer le Mississippi sont une métaphore de ceux que nous faisons pour contrôler la nature en général, et la vie et le vivant en particulier.

Quand nous essayons d'imaginer le futur, nous nous voyons souvent au cœur d'un écosystème technologique, peuplé de machines, de robots et de réalités virtuelles. Le futur est technologique et brille de mille feux. Le futur est aussi numérique, fait de uns et de zéros, d'électricité et de connexions invisibles. Comme le montrent de nombreux ouvrages, nous avons nous-mêmes inventé les dangers du futur – l'automatisation et l'intelligence artificielle. La nature est à l'arrière-plan dans notre représentation de l'avenir, une plante en pot transgénique derrière une fenêtre qui ne s'ouvre pas. La plupart des descriptions du futur n'envisagent même plus de vie non humaine, sauf dans des jardins intérieurs ou des fermes éloignées (exploitées par des robots).

Nous imaginons un futur dans lequel nous serons les seuls êtres vivants. Nous cherchons, collectivement, à simplifier le monde vivant, à le mettre à notre service, à le circonscrire entièrement pour qu'il soit en notre pouvoir, qu'il cesse même d'être visible. Nous érigeons une digue entre nos civilisations et le reste de la vie. Cette digue est une erreur, à la fois parce qu'il n'est pas possible de tenir la vie à distance et parce qu'en nous y essayant c'est à nous que nous faisons du tort. C'est une erreur à la fois par rapport à notre place dans la nature et par rapport à ce que nous savons des règles de la nature et de la relation des êtres humains avec le reste de la nature.

Rob DUNN, *Une Histoire du futur*, 2022.

I. Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 301 mots en 100 mots  $\pm$  10 %.

Marquez les dizaines de mots et indiquez le **dé-compte** total à la fin de votre copie.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Prévoyez **une marge** d'au moins 5 ou 6 cm, et **sautez des lignes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.

II. **Dissertation** : « La nature est à l'arrière-plan dans notre représentation de l'avenir, une plante en pot transgénique derrière une fenêtre qui ne s'ouvre pas. » que pensez-vous de cette phrase à la lumière des œuvres au programme cette année, *La Connaissance de la vie*, *Le Mur invisible* et *Vingt mille lieues sous les mers* ?